

CONVERSATIONS UN PODCAST DE PHOTO ELYSÉE

EPISEDE #1 – HANNAH DARABI TRADUCTION DE LA TRANSCRIPTION

Katie Kheriji-Watts

Bienvenue dans *Conversations*, un podcast de Photo Elysée qui vous invite dans les coulisses d'un projet photographique. Dans cette série d'épisodes, nous explorons le travail en cours des huit artistes nommé-e-s pour le Prix Elysée 2025, un prix international de photographie soutenu par Parmigiani Fleurier. Je suis votre hôte, Katie Kheriji-Watts.

Hannah Darabi a passé les 25 premières années de sa vie en Iran, un pays qui reste au cœur de son travail en tant qu'artiste et photographe. Depuis Paris, où elle vit depuis près de deux décennies, elle continue d'être attirée par le passé et le présent politiques complexes de l'Iran. Elle a été nommée pour le Prix Elysée avec un projet intitulé *Why Don't You Dance?*, inspiré en partie par *Femme, Vie, Liberté*, un récent mouvement de protestation à l'échelle nationale contre les lois restrictives du gouvernement iranien à l'égard des femmes. Hannah et moi avons discuté de la beauté, de son utilisation du collage et de la danse comme moyen de résistance.

Hannah, c'est un plaisir de vous rencontrer, de voir votre visage et de discuter un peu de qui vous êtes et de ce sur quoi vous travaillez en ce moment. Pourriez-vous commencer par vous présenter aux personnes qui ne vous connaissent peut-être pas et expliquer ce que vous faites ?

Hannah Darabi

Bien sûr. Bonjour, Katie. C'est un plaisir de vous rencontrer également. Je suis Hannah Darabi, une artiste et chercheuse née à Téhéran. J'ai étudié la photographie et l'art contemporain à la Faculté des Beaux-Arts de Téhéran. Ensuite, en 2007, j'ai déménagé à Paris pour y suivre un master à l'Université Paris 8 Saint-Denis. Depuis, je vis à Paris et travaille comme artiste et chercheuse, principalement avec le médium de la photographie.

Katie Kheriji-Watts

Je me demandais si vous pouviez parler un peu de la façon dont les images ont influencé votre compréhension du monde pendant votre croissance.

Hannah Darabi

Eh bien, les images façonnent certainement notre compréhension du monde. J'ai grandi dans la société iranienne où il y avait une compréhension et une utilisation des images dans la vie quotidienne. Pendant ma jeunesse, il y avait par exemple la guerre avec l'Irak. À cette époque, le gouvernement iranien utilisait beaucoup d'images de la guerre pour communiquer ses idées sur la manière dont il voulait que

la société iranienne perçoit la guerre et comment il souhaitait également encourager la société à se battre pour le pays. J'ai une relation très compliquée avec la photographie documentaire, parce que d'un côté, elle peut aussi être un outil de propagande, comme ça a été le cas pendant mon enfance. Mais d'autre part, une même image, dans d'autres contextes, peut être utilisée à des fins opposées. J'aime vraiment ça dans la photographie. Même si nous sommes à l'ère de l'IA, je pense que la relation que l'image photographique a avec le réel et la réalité est très importante et que ça devrait toujours être un sujet de discussion. Ce n'est pas parce que nous n'utilisons plus d'appareils photo, par exemple, pour créer des images, que l'image documentaire est morte.

Katie Kheriji-Watts

Je me demandais, vous parliez beaucoup de la façon dont le gouvernement de l'Iran, le pays où vous avez grandi, utilisait les images essentiellement comme propagande de guerre. Y a-t-il une image particulière de cette époque qui vous revient en mémoire ?

Hannah Darabi

J'ai travaillé sur la Révolution iranienne de 1979, et j'ai beaucoup revisité mes souvenirs pour ce projet, qui s'appelle *Enghelab street, a Revolution Through Books : Iran 1979-1983*. Une image en particulier m'est venue à l'esprit lorsque je repensais aux images de guerre à l'époque. Je pense aussi que ce n'est pas seulement moi, c'est la génération. Je veux dire, ma génération. Je suis née en 1981. Nous avions cette image d'un garçon de 13 ou 14 ans qui était publiée dans nos livres scolaires. On y voit ce garçon avec un grand fusil, plus grand que son propre corps, dans une zone de guerre. Ce garçon a perdu la vie pendant la guerre et il est devenu un symbole et une image iconique de martyr en Iran. Son image a été diffusée partout, surtout dans les livres scolaires, et même sur des peintures murales. C'était l'une de ces images qui étaient vues et diffusées tout le temps. Je voulais vraiment la retrouver, surtout parce que les livres scolaires ont maintenant changé. Il y a d'autres images dans ces livres. J'ai eu du mal à trouver les livres scolaires de notre époque, mais je les ai finalement trouvés.

Cette image est très utilisée dans ce projet. Le fait qu'à l'époque, il était si courant que ces adolescents partent à la guerre. Le problème, c'est qu'il n'était pas officiellement permis qu'ils partent à la guerre à cet âge. Mais à cause de la propagande, de nombreux garçons ressentaient le besoin de se battre pour le pays, et ils partaient à la guerre à un très jeune âge. J'avais six ou sept ans à l'époque, et je pensais, même si je ne l'ai jamais vraiment exprimé, que je pouvais faire quelque chose en tant que personne dans ce pays. C'était très efficace. Ça te touche vraiment à un niveau très profond et particulier.

Katie Kheriji-Watts

Évidemment, vous mentionnez beaucoup l'Iran, qui est le pays où vous avez grandi, et la société et l'histoire iraniennes restent vos sujets de prédilection en tant que photographe, même si vous êtes basée en Europe depuis plus de 15 ans. Je me

demandais comment le fait de vivre en dehors de l'Iran a influencé votre vision et votre relation avec votre pays d'origine en tant qu'artiste.

Hannah Darabi

C'est une très bonne et intéressante question parce que j'y ai beaucoup réfléchi, surtout lorsque j'ai commencé à travailler sur ce projet concernant la Révolution iranienne ou sur un autre projet sur Téhéran. Ce sont des sujets sur lesquels je n'aurais pas été intéressée à travailler pendant que j'étais en Iran. Pour prendre l'exemple de la Révolution iranienne, c'est un sujet si dominant dans notre vie quotidienne que je pense que quand on est en Iran, on ressent vraiment le besoin de l'oublier pendant un certain temps et de travailler sur autre chose. Je suis partie en France en 2007 et j'ai commencé ce projet sur la Révolution iranienne à partir de 2016. Il m'a fallu environ neuf ans pour avoir la distance nécessaire avec ce sujet parce que même avec un point de vue très subjectif en le traitant, j'avais besoin d'avoir une distance, en tant que chercheuse, pour pouvoir voir ses différents aspects et ne pas être influencée par mes émotions et mes pensées émotionnelles. Je pense que cette distance avec le pays d'origine et le fait de traiter des sujets qui me sont vraiment proches, parce que j'ai grandi à Téhéran, par exemple, en travaillant sur la révolution, est une chose à laquelle ma génération a dû faire face.

De même, la musique populaire, dans l'un des projets que j'ai récemment réalisés, m'a inspiré des émotions très fortes. C'est une bonne chose d'avoir de la distance. Aujourd'hui, je travaille avec les archives et j'associe différents documents d'archives à des textes ou à de la musique, ainsi qu'à mes propres photographies. Je pense que tout ça est devenu possible grâce à cette distance physique.

Katie Kheriji-Watts

Avez-vous pu montrer votre travail en Iran ?

Hannah Darabi

Je ne l'ai pas fait. À un certain moment, j'ai perdu contact avec les espaces artistiques du pays parce qu'en tant qu'artiste, pour montrer son travail, il faut être régulièrement en contact avec les musées et les galeries. En Iran, c'est un peu compliqué à cause des musées d'État, qui changent leur politique chaque fois que le gouvernement change. Je peux dire que ce n'est pas très bien soutenu par le gouvernement, et ce n'est pas l'objectif principal du gouvernement de rendre ces lieux actifs ou de vouloir les rendre actifs, si ce n'est pour l'art de propagande, et mon art ne rentre pas dans cette catégorie. En ce qui concerne les espaces privés, j'y ai peut-être montré des livres ou des livres d'artistes, mais je ne me suis jamais vraiment investie dans ces espaces comme j'aurais dû. Une des choses que j'ai revisitées en moi-même a été l'autocensure. Je voulais pouvoir aller plus loin. Et parce que je vivais à l'étranger, j'ai pu exprimer et dire des choses que je ne m'autoriserais pas à dire en Iran. Et comme vous pouvez l'imaginer d'après notre conversation, tous ces sujets ont également une certaine valeur thérapeutique pour moi. Et l'une des choses que je voulais pouvoir mieux gérer était de ne pas m'autocensurer, ce qui n'est pas si facile. Je veux dire, on le fait inconsciemment, et

ensuite on doit le corriger consciemment. C'était aussi la raison pour laquelle je préférais ne pas montrer certains de ces projets en Iran.

Katie Kheriji-Watts

Vous avez été nominée pour le Prix Elysée avec un projet qui examine le rôle de la danse dans la culture iranienne. Pourriez-vous m'en dire un peu plus sur votre inspiration initiale pour ce projet ?

Hannah Darabi

Ce projet s'inscrit dans la continuité de mon dernier projet, *Soleil de la place persane*, qui portait sur la musique populaire parmi la diaspora iranienne du sud de la Californie. Dans ce cas, il s'agit de la danse, de la manière dont cet élément culturel peut changer de valeur en fonction du contexte social et politique dans lequel il se déroule. Ce projet, en particulier, est inspiré par trois personnages très connus dans la danse populaire iranienne. Lorsque j'ai terminé mon travail sur la musique populaire, parce que je regardais aussi tous ces clips, et dans les clips musicaux, on voit aussi de la danse iranienne, j'ai ressenti le besoin de parler également de la danse et de l'absence d'autocensure. Par exemple, j'ai toujours été intéressée à discuter de la question du corps, mais c'est une question très difficile, non pas parce que je ne voulais pas l'aborder, mais comment le faire sans entrer dans des clichés, des sujets qui se répètent tout le temps et avoir quelque chose d'original à dire à ce sujet ? Je pensais que la danse était un très bon moyen pour le faire, car la danse traite du corps tout le temps.

L'un de ces trois personnages est Mahvash, qui était une danseuse de cabaret des années 50. Ce qui est intéressant pour moi dans ce personnage, c'est son autobiographie fictive intitulée *Les secrets de l'accomplissement sexuel*. Pour moi, c'était parfait parce qu'elle est danseuse, mais elle parle aussi du genre. Elle parle de ce qui est la norme de la sexualité à son époque. Le deuxième personnage, elle est encore vivante, s'appelle Jamileh. C'est aussi une danseuse de cabaret. Elle est également apparue dans un film populaire en Iran dans les années 70. Elle doit sa réputation à deux types de danses. L'un d'eux est la danse orientale, qui est également courante dans d'autres pays orientaux. Le second est la danse Jaheli, qui est très particulière au contexte social iranien. Le troisième personnage est Mohammad Khordadjan. Il est aussi un danseur et chorégraphe très célèbre. Il a choisi de faire carrière dans la danse après avoir quitté l'Iran à cause de la Révolution iranienne de 1979, et il est allé à Los Angeles. Une fois de plus, je reviens à cette diaspora iranienne de Californie. Ce sont mes inspirations pour ce projet. Il y aura également trois chapitres parce qu'il y a trois personnages. Chaque chapitre traitera de l'un des thèmes ou des problématiques qui peuvent être discutées à travers ces personnages.

Katie Kheriji-Watts

Et quels thèmes envisagez-vous ?

Hannah Darabi

Eh bien, je peux peut-être parler du premier chapitre de ce travail en cours, qui s'appelle *Le livre du plaisir de Mahvash*. Dans cette partie, des pages de l'autobiographie fictive de Mahvash sont mises en conversation avec des images provenant de magazines pour femmes des années 60 et 70, ainsi que quelques photographies de ma propre création et des extraits de textes issus de différentes sources. Par exemple, ici, l'objectif est de révéler l'évolution continue de la mentalité de la société iranienne envers les femmes et les corps, des années 1950 à aujourd'hui, en termes de ce qui est considéré comme moderne et normal. Cela influence également la manière dont les femmes sont la cible principale des politiques et des idéologies dominantes de chaque époque. Une des choses qui m'a également rendue plus intéressée à réaliser ce projet est de voir comment les femmes iraniennes utilisent aujourd'hui la danse comme outil de protestation. Nous l'avons vu pendant le mouvement *Femme, Vie, Liberté*, et comment la danse, qui était un élément complètement apolitique dans la société iranienne, surtout si l'on veut donner l'exemple de la Révolution de 1979, n'était pas utilisée comme un outil de protestation. L'une des critiques de cette pratique était qu'elle n'était pas suffisamment politique. Mais maintenant, nous pouvons voir que dans ce contexte particulier, de nombreuses choses ont changé après la Révolution de 1979, en particulier la politique envers les corps des femmes et la façon dont les femmes devraient être perçues et comment elles devraient également s'exprimer, ainsi que les limites à leur expression et les vêtements qu'elles peuvent porter.

Ainsi, tout cela a également modifié la manière dont la danse populaire et la culture populaire peuvent devenir en réalité un outil de résistance, car c'est là que les femmes iraniennes expriment leur féminité et leurs corps. Et ça ne devrait pas être conforme aux valeurs principales du gouvernement. Il est donc intéressant de voir comment quelque chose qui était complètement destiné au divertissement devient désormais autre chose.

Katie Kheriji-Watts

Vous avez mentionné comment ce projet, qui avait à l'origine son inspiration dans des matériaux d'archives, dialogue avec ce mouvement *Femme, Vie, Liberté* en Iran, qui a été largement médiatisé à l'international. Mais pour les personnes qui ne seraient peut-être pas familières avec ce mouvement, pourriez-vous expliquer un peu son histoire et ce qui se passe actuellement ?

Hannah Darabi

Ce mouvement a commencé en 2022 lorsqu'une jeune femme kurde, Jina, a été tuée par la police des mœurs parce que son foulard n'était pas suffisamment serré ou n'était pas placé comme il se devait. Elle a été poussée au sol, a subi une blessure à la tête, et elle a malheureusement perdu la vie. Ce n'était pas la première fois que qu'une femme iranienne subissait ce genre d'attitude violente de la part de la police des mœurs, mais c'était la première fois que quelqu'un était tué de cette manière, et ça a déclenché une colère que je pense normale, que les gens ont ressentie envers le gouvernement. Les femmes ont alors commencé, mais pas seulement les

femmes, aussi les hommes, à protester contre ces comportements injustes. Aujourd'hui, il est très difficile de se mobiliser en Iran pour faire une protestation parce que la brutalité policière est extrêmement élevée. Les gens peuvent être tués. Des balles sont tirées pendant les grandes manifestations. C'est pourquoi, des petites manifestations ont débuté ici et là dans différentes villes. Ensuite, à mesure que la brutalité policière devenait encore plus sévère, les gens se sont exprimés par des micro-manifestations d'une manière qui était simplement spontanée.

Par exemple, par une danse dans la rue. Un groupe d'amis qui voulait commencer une protestation dansaient simplement dans la rue. Quelqu'un qui enlève son foulard et se promène juste pour affirmer "c'est mon corps, c'est mon choix, et je le fais". C'est vraiment beau, et ça continue. Personnellement, je ne suis pas en Iran, et je suis très impressionnée par le courage de ces jeune et vieilles générations, parce que tout le monde le fait. Cette désobéissance civile, qui est aussi une réponse on ne peut rien faire d'autre, est une mobilisation politique. C'est très intéressant et très créatif. Je dis que ça a commencé en 2022 parce que c'est là que le mouvement est vraiment devenu un mouvement. Mais c'est aussi l'un des points clés de ce projet, le fait que ça ne date pas seulement aujourd'hui. Le féminisme iranien existe depuis plus d'un siècle. Il vient de loin. Aujourd'hui, il ne fait que se manifester. Nous en sommes très heureux, car les femmes ont joué des rôles très importants dans plusieurs révolutions en Iran, comme la Révolution constitutionnelle, la Révolution de 1979, et chaque fois, elles ont été mises de côté. Et même lors de la Révolution de 1979, elles sont devenues les premières victimes dans le sens où les premières lois constitutionnelles les considéraient comme la moitié d'une personne. Je pense donc qu'il est très intéressant que la société iranienne, car une fois de plus, les femmes ne sont pas les seules concernées, les hommes y participent également, ait compris que si nous voulons parler de liberté, nous devrions commencer par parler des droits des femmes. Cette réflexion peut être intéressante pour toutes les sociétés. Je pense qu'il y a une leçon à en tirer.

Katie Kheriji-Watts

Hannah, je comprends que le collage est une partie importante de votre pratique. Cela dialogue-t-il d'une certaine manière avec cette idée de mouvement collectif et de personnes qui se rassemblent ?

Hannah Darabi

Les collages sont devenus importants, surtout dans ce projet, grâce à cette multiplicité de matériaux qui peuvent être mis ensemble. Il me fallait aussi trouver un moyen de naviguer dans le temps, et le collage me donne la possibilité de le faire, de mettre des images des années 50 en conversation avec des images des années 70 ou des images récentes. Ça peut créer un théâtre, une scène, où j'invite tous ces fantômes du passé à cohabiter et à avoir une conversation ensemble. Quand on parle de l'histoire et des différents récits d'une même histoire, par exemple, dans le cas de la Révolution de 79. Le collage, dans ce projet, est une très bonne solution pour moi parce que je peux mettre tous ces différents éléments en conversation ensemble. Lorsque je travaillais sur cette autobiographie de Mahfaj,

j'ai également compris que j'avais besoin d'une forme d'expression qui soit un peu ludique. Ça peut aller de quelque chose de sérieux à quelque chose de ludique, car c'est ainsi que le livre est écrit. Le livre peut discuter de sujets très sérieux, mais en même temps, elle joue vraiment tout le temps avec son identité. Nous voyons, par exemple, que j'ai spécifiquement choisi les pages du livre qui contiennent une image d'une femme.

Elle fait semblant que ce sont ses images, mais chaque image est une personne différente. Il y a son image sur la couverture et à la fin du livre. Elle sait que personne ne croira que toutes ces femmes sont elle. Mais en même temps, elle joue simplement avec l'idée que ces femmes, qui ont aussi, pour moi, un type de corps très spécifique, s'adaptent très bien aux standards de beauté de l'époque, qui étaient principalement la femme européenne occidentale comme modèle de modernité en Iran. Elle en est très consciente et elle joue avec ça parce que son type de corps est totalement différent. Je pense qu'il est très révélateur de voir comment la photographie peut tromper, mais également révéler autre chose. Pour moi, c'était aussi cette légèreté que je veux conserver, et je pense que le collage est une bonne façon de le faire. Nous pouvons avoir ces formes mixtes ensemble.

Katie Kheriji-Watts

Hannah, qu'espérez-vous accomplir en étant nominée au Prix Elysée ?

Hannah Darabi

J'ai eu l'idée de ce projet depuis longtemps. Pour être honnête, j'avais besoin d'un coup de pouce pour commencer ce projet. Être nominée pour ce prix a été très utile, car parfois, on a toutes ces idées, nous avons toujours un million d'idées, mais il faut travailler pour gagner sa vie. Les artistes ont besoin d'un soutien qui les pousse et leur permette d'avoir confiance en leur travail pour se dire : "d'accord, maintenant c'est le moment pour moi de commencer un projet". Je l'aurais fait sans ça, mais le fait qu'il ait été sélectionné comme l'un des projets m'a donné une confiance supplémentaire pour aller de l'avant. Parce que parfois, en tant qu'artiste, on a l'impression de construire des choses dans sa tête, est on veut aussi vérifier la façon dont le monde réel réagirait à ça. Est-ce que c'est juste toi ou y a-t-il un écho plus grand que ce que tu penses ? Donc pour moi, c'était certainement un très bon moment pour commencer ce projet. Le soutien financier qui l'accompagnait était également très important. Je veux dire, chaque artiste peut confirmer que ce genre de moment permettent d'être plus détendu et de se concentrer sur un seul projet au lieu de dix choses en même temps.

Katie Kheriji-Watts

J'ai une dernière question pour toi. Qu'est-ce qui vous enthousiasme le plus dans le processus créatif ?

Hannah Darabi

Quand tu rencontres des difficultés économiques en tant qu'artiste, tu penses : "oh, wow, j'ai choisi un chemin difficile". J'ai en effet choisi une carrière difficile. Mais

chaque fois que je commence à travailler sur un projet, je ne pourrais pas être plus heureuse. Je veux dire, parfois je pense que je suis vraiment une personne très, très chanceuse parce que je ne sais pas combien de personnes peuvent dire, quand elles vont au travail, qu'elles aiment leur travail et qu'elles aiment ce qu'elles font. Parfois, je fais juste des choses, par exemple, sur mon ordinateur, ou je mets des objets sur une table pour les photographier à nouveau. Je ne peux pas décrire cela. Je veux dire, c'est un moment où je crée vraiment quelque chose et tu penses qu'il était nécessaire pour moi de lui donner vie d'une certaine manière. Parfois, les gens disent que mon livre est mon bébé. Je ne peux pas comprendre, car quand tu crées quelque chose, ce n'est pas la création physique, mais tu donnes vie à quelque chose qui est dans ta tête, et c'est très abstrait, puis tu le sors, et c'est très excitant. Je pense aussi que c'est une chose humaine. C'est ce que nous, les humains, faisons. Les autres animaux ne créent pas de choses.

Mais je pense que nous créons tout le temps dans notre esprit, et parfois tu as juste besoin de le mettre là dehors. Et c'est ce que nous, artistes, faisons.

Katie Kheriji-Watts

Hannah, merci beaucoup d'avoir pris le temps de parler avec moi.

Hannah Darabi

Merci, Katie, pour l'interview et pour tes questions intéressantes.

Katie Kheriji-Watts

Vous venez d'écouter *Conversations*, un podcast de Photo Elysée produit par Louie Creative – l'agence de création de contenu de Louie Media. Si vous avez aimé cette série, merci de laisser un commentaire et de nous donner une note. Je suis votre hôte, Katie Kheriji-Watts. Tous les épisodes ont été écrits par moi, produits et mixés par Gautam Shukla avec l'aide d'Anouk Solliez, avec la musique de Pierre-Antoine Wucal. Cette série a été produite par Eloise Normand, avec l'aide de Lola Lellouche, en étroite collaboration avec Photo Elysée. Un grand merci à Julie Dayer, Lydia Dorner et à toute l'équipe du musée ainsi qu'aux photographes qui ont généreusement partagé leurs histoires avec nous. Le Prix Elysée est le résultat d'un partenariat exclusif entre Photo Elysée et Parmigiani Fleurier. Photo Elysée, Musée pour la Photographie, est un musée du Canton de Vaud géré par la Fondation Plateforme 10.